

# À M. David, statuaire

D'hommes tu nous fais dieux .

RÉGNIER.

Oh ! que ne suis-je un de ces hommes  
Qui, géants d'un siècle effacé,  
Jusque dans le siècle où nous sommes  
Règnent du fond de leur passé !  
Que ne suis-je, prince ou poète,  
De ces mortels à haute tête,  
D'un monde à la fois base et faîte,  
Que leur temps ne peut contenir ;  
Qui, dans le calme ou dans l'orage,  
Qu'on les adore ou les outrage,  
Devançant le pas de leur âge,  
Marchent un pied dans l'avenir !

Que ne suis-je une de ces flammes,  
Un de ces pôles glorieux,  
Vers qui penchent toutes les âmes,  
Sur qui se fixent tous les yeux !  
De ces hommes dont les statues,  
Du flot des temps toujours battues,  
D'un tel signe sont revêtues  
Que, si le hasard les abat,  
S'il les détrône de leur sphère,  
Du bronze auguste on ne peut faire

Que des cloches pour la prière  
Ou des canons pour le combat !

Que n'ai-je un de ces fronts sublimes,  
David ! Mon corps, fait pour souffrir,  
Du moins sous tes mains magnanimes  
Renaîtrait pour ne plus mourir !

Du haut du temple ou du théâtre,  
Colosse de bronze ou d'albâtre,  
Salué d'un peuple idolâtre,  
Je surgirais sur la cité,  
Comme un géant en sentinelle,  
Couvrant la ville de mon aile,  
Dans quelque attitude éternelle  
De génie et de majesté !

Car c'est toi, lorsqu'un héros tombe,  
Qui le relèves souverain !

Toi qui le scelles sur sa tombe  
Qu'il foule avec des pieds d'airain !  
Rival de Rome et de Ferrare,  
Tu pétris pour le mortel rare  
Ou le marbre froid de Carrare,  
Ou le métal qui fume et bout.

Le grand homme au tombeau s'apaise  
Quand ta main, à qui rien ne pèse,  
Hors du bloc ou de la fournaise  
Le jette vivant et debout !

Sans toi peut-être sa mémoire

Pâlirait d'un oubli fatal ;  
Mais c'est toi qui sculptes sa gloire  
Visible sur un piédestal.  
Ce fanal, perdu pour le monde,  
Feu rampant dans la nuit profonde,  
S'éteindrait, sans montrer sur l'onde  
Ni les écueils ni le chemin.  
C'est ton souffle qui le ranime ;  
C'est toi qui, sur le sombre abîme,  
Dresses le colosse sublime  
Qui prend le phare dans sa main.

Lorsqu'à tes yeux une pensée  
Sous les traits d'un grand homme a lui,  
Tu la fais marbre, elle est fixée,  
Et les peuples disent : C'est lui !  
Mais avant d'être pour la foule,  
Longtemps dans ta tête elle roule  
Comme une flamboyante houle  
Au fond du volcan souterrain ;  
Loin du grand jour qui la réclame  
Tu la fais bouillir dans ton âme :  
Ainsi de ses langues de flamme  
Le feu saisit l'urne d'airain.

Va ! que nos villes soient remplies  
De tes colosses radieux !  
Qu'à jamais tu te multiplies  
Dans un peuple de demi-dieux !  
Fais de nos cités des Corinthes !

Oh ! ta pensée a des étreintes  
Dont l'airain garde les empreintes,  
Dont le granit s'enorgueillit !  
Honneur au sol que ton pied foule !  
Un métal dans tes veines coule ;  
Ta tête ardente est un grand moule  
D'où l'idée en bronze jaillit !

Bonaparte eût voulu renaître  
De marbre et géant sous ta main ;  
Cromwell, son aïeul et son maître,  
T'eût livré son front surhumain ;  
Ton bras eût sculpté pour l'Espagne  
Charles-Quint ; pour nous, Charlemagne,  
Un pied sur l'hydre d'Allemagne,  
L'autre sur Rome aux sept coteaux ;  
Au sépulcre prêt à descendre,  
César t'eût confié sa cendre,  
Et c'est toi qu'eût pris Alexandre  
Pour lui tailler le mont Athos !

Juillet 1829 .

Victor Hugo (1802–1885)